

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 12 (1874)
Heft: 47

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182937>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

l'engagement d'y rester en attendant une décision. A midi, le Grand Conseil se réunit et décide, à une forte majorité, la nomination, par le peuple, d'une Constituante chargée d'élaborer une nouvelle Constitution. A deux heures, une estafette accourt sur Montbenon, des cris de joie éclatent de toutes parts ; les colonnes se reforment, avec six tambours en tête, se portent au château et crient : *Vive le Grand Conseil !* Peu après, deux citoyens s'emparent d'une caisse, et, suivis d'une foule immense, parcourent les rues de Lausanne, publient partout l'heureuse nouvelle. Le canon célébrait à coups redoublés l'allégresse générale, et, à la nuit tombante, toute la ville était éclairée par une illumination spontanée.

Une course à travers le Café du Grand-Pont.

II.

L'hôtel du Grand-Pont est connu de l'univers entier. C'était, il n'y a pas fort longtemps, une bonne petite auberge à l'enseigne de l'*Etoile d'Or*. Comme on était encore au temps des pataches, comme on dit à Yverdon, l'*Etoile d'Or* avait des écuries, à l'endroit même où est actuellement la salle à manger de l'hôtel. La construction du pont Pichard vint bientôt changer et l'enseigne vieillie, et l'auberge démodée. Adieu alors la simplicité des temps antiques, les gras jambons à la choucroute, la terre de pipe, le sommelier en bras de chemise, la cuisinière toujours souriante, la chandelle, et les mouchettes et tous les détails démocratiques ! Les dieux lares de terre et de bois furent chassés du logis par les dieux de porcelaine dorée et d'argent fin, et se réfugièrent dans les montagnes ! *O tempora ! O mores !*

Puis vint le chemin de fer, ses voyageurs, ses bagages, ses fiacres, ses omnibus. « Qu'un grand café soit ! » dirent Messieurs Kamm d'un geste à la fois simple et solennel ; et le café fut. Bientôt tout se fit comme par enchantement ; vingt grandes glaces Gobain couvrirent les murs, soixante becs de gaz sortirent du plafond, quarante tables en marbre de Carrare s'étalèrent sur le parquet ; des plâtriers habiles, sous la direction d'ornementistes compétents, déroulèrent partout des guirlandes et des moulures. Quand tout cela fut fait, on manda deux peintres habiles et originaux, MM. Bonnet et Hoffmann, qui, mariant leurs deux génies, décorèrent la salle des portraits de tous les grands personnages de l'époque.

Quatre garçons intelligents, de noir vêtus et de blanc cravatés en ouvrirent alors solennellement les portes au public le 12 janvier 1860.

* * *

MM. Bonnet et Hoffmann, comprenant la grandeur de la tâche qui leur était confiée, ont fait du café du Grand-Pont un Panthéon, une Walhalla, ou peut-être un Pandémonium. Ils peignirent, à droite de la porte latérale, les vainqueurs de la campagne

d'Italie : Victoria, la reine séconde, Napoléon III, de Sedan, Victor-Emmanuel le Nemrod, Garibaldi, Cavour. A gauche, Isabelle, François II de Naples, Franz-Joseph d'Autriche, Pie IX, Antonelli — le pape blanc et le pape rouge, comme disent les Italiens. — Ailleurs, les grands insurgés, Abd-el-Kader, Chamyl ; plus loin, le général Dufour, le général Jomini, l'empereur d'Autriche. Hasard, vouloir ou pressentiment, Napoléon et Guillaume se regardent d'un air de convoitise, souriant malicieusement, le premier au milieu des vainqueurs, le second isolé, mais patient et sûr, tout auprès de l'empereur de Russie, qui, lui, regarde dans le vide d'un air singulièrement ahuri. Dans un angle de la salle, nos artistes ont peint deux banquiers suisses dont on a beaucoup parlé : Jecker, qui fit tant pour la guerre du Mexique, et Fornerod, alors président de la Confédération. Et Bismarck ? Hélas ! Bismarck n'y est pas ! Bonnet et Hoffmann ne l'ont pas deviné, ne l'ont pas pressenti ou n'ont pas cru en lui. Ce grand preneur de provinces, prince et colonel de cuirassiers, qui fait tomber les royaumes comme des capucins de cartes, qui dévore un évêque à chacun de ses repas, — Bismarck n'est pas dans le Pandémonium de Bonnet.

On n'entre pas au Grand-Pont sans promener ses regards sur tous ces grands hommes. Et les propos d'aller leur train, les uns plaisants, d'autres insignifiants, d'autres enfin bêtes comme des têtes de choux. Quelques-uns, profonds, parlent des guerres sanglantes causées par l'ambition effrénée de ces souverains et des millions d'hommes moissonnés dans leur fleur ; des campagnes de Crimée, de Chine, de Maroc, du Mexique, d'Italie, d'Allemagne ; ils parlent des peuples latins courant, de révolutions en révolutions — ou de cascades en cascades — à la conquête de la liberté ; des destins changeants comme les flots ; de Napoléon, tombé à Sedan comme un homme ivre roulé dans un fossé ; d'Isabelle, chassée par son peuple, suivie d'Amédée démissionnaire ; suivi de Prim assassiné, suivi de Castelar, suivi de Pavia, suivi d'Espartero, et de tous ceux qui s'apprêtent à les suivre, don Carlos, don Alphonse, dona Isabella, etc., etc., etc.

Mais c'est l'heure d'aller à dîner. — Garçon ! une absinthe ! — Garçon ! un vermouth ! — Garçon ! un *bittere* ! — Garçon ! une chopine de Ville-neuve ! — Gâârçône ! donnez à moâ the *Swiss Times*. — Garçon ! !... — On y va ! on y va !! on y va !!!

D. (A suivre.)

* * *

Mesdames, c'est à vous que cette fantaisie s'adresse. De spirituels observateurs prétendent qu'il est facile de reconnaître la nationalité des individus, surtout la vôtre, Mesdames, à la façon de s'habiller et de se nourrir.

L'AMÉRICAINE s'habille de couleurs claires ; elle aime les robes de soie blene, les manteaux riches, les plumes flottantes ; généralement, ses cheveux sont défaits sur ses épaules ; une mèche relevée de chaque côté des tempes et fixée sur le sommet de

la tête par une épingle d'écaillle, dégage le visage ; des bijoux d'or aux oreilles et au cou ; des jupons trop riches ou pas assez ; beaucoup de robes, peu de linge. Signe distinctif : des manchettes et un col de papier imitant la toile.

Se nourrit de jambon, de pâtisseries, de bonbons, de sandwichs, absorbe énormément de fruits, d'eau de soude et de champagne ; mange les coudes sur la table, rit très haut, regarde tout le monde et est généralement suivie d'une demi-douzaine de gentlemen.

L'ITALIENNE porte une toilette élégante, robe décolletée en cœur ou en carré, mais décolletée toujours ; chapeau excentrique sur une coiffure compliquée ; bottine ou soulier de confection ; jupon avec des broderies à l'anglaise ; gants glacés, mais souvent défraîchis ; pas de voile, mais toujours un éventail.

Mange peu, boit de l'eau à la glace, se renverse sur sa chaise ; au dessert, coupe ses pêches dans son verre, y met du sucre et du vin ; porte le fruit à la bouche avec un cure-dents, si elle est du midi de l'Italie.

L'ANGLAISE. La grande dame : toilette très simple, jupe de soie noire épaisse et sans lustre ; tunique de laine ou de toile, suivant la température ; chapeau noir cachant un peu le front ; voilette collée sur le visage ; porte dans son sac de voyage un voile de gaze marron dont elle enveloppe entièrement sa tête, et qu'elle fixe sur son chignon avec une grosse épingle ; chaussures fortes ; linge bien blanc, très simple, très soigné ; gants de peau de Suède très frais ; voyage avec un courrier italien ; mange beaucoup ; se fait apporter le matin le menu de la journée, le discute.

Si elle a fait un séjour en Italie, vous la reconnaîtrez en voyant devant elle une grande quantité de tomates crues, préparées en salade, dont elle avale une bouchée entre chaque plat qu'on lui sert. Malgré cela, suit un régime hygiénique, fait une promenade à pied chaque jour et une toilette claire tous les soirs.

LA RUSSE ressemble en voyage à la Française ; on voit qu'elle a beaucoup habité Paris ; elle est élégante de toute part et se nourrit comme tout le monde ; vous la reconnaîtrez cependant à son valet de chambre qui porte des moustaches superbes et fume la cigarette. La femme russe voyage comme un oiseau, elle montre ses plumes bien lissées, son fin corsage et ses pattes menues sans se soucier des beautés qu'elle va voir.

L'ALLEMANDE voyage avec un vêtement lourd d'étoffe et surchargé d'ornements de couleur jaunâtre, généralement avec des fioritures ; elle a au cou un médaillon attaché par un large velours. Elle s'extasie facilement, prodigue des citations de Goethe et de Schiller, fredonne du Mozart, adore le café au lait et les rêveries poétiques.

LA FRANÇAISE se résume dans la Parisienne qui, vêtue tout en frou-frou d'une étoffe délicieuse à 15 sols le mètre, grimpée sur ses hauts talons, re-

gardait l'autre jour le Mônt-Blanc, se détachant en rose sur le fond bleu verdâtre du ciel, et s'écriait joyeusement :

— Tiens ! on dirait une glace à la fraise panachée à la pistache. On en mangerait !...

(*Journal des Etrangers.*)

Tsacon fà coumin pâo.

Lai ia quoquié z'annaïés que lai avai ào fin coutset dé la vela dé Losena, on bolondzî brav' hommo au-tramint, mà qu'étai intéressé qu'on diablio.

Lo tsautin l'avai prâo dé débit. Bin dai vesin atsetâvont tsi li et servessai onna binda d'italiens que lai medzivont ti lé dzo dûé fornâ dé pan dé ménadzo.

Son train allâvé bin, l'ardzin roulâvé, et quand bin falliai rolhî dé dzo et dé né po tsapliâ lo boû et impattâ, l'étai guilleret.

Mâ quand sé vognai l'hivai, que ti lé z'ovrai étion via, noutrou mitron n'étai pe rin lo mim'hommo.

Lo pan se setsivé su lé trablliâ, lé dzin pahîvon mau, lo boû étai plie tchai, falliai dâo pétrole : tot cin l'ingrindzivé.

Toparai, coumin l'avai onna pouerra dé la met-sance de né pas povai gnâ, s'étai beta à couaire po lo mondo.

Lé fenné dâo quartier apportâvont lâo tâtré et lé dzin dé Chailly lâo gro pan dé maiti.

Adon la mounia recoumincivé tso-pou à granâ.

Mâ n'est pas lo tot ; noutron medzegratta n'étai pas onco contint.

Trovavé que l'ardzin felavé trâo rido, que sa féna n'étai pas prâo menadziré, et lai dêse dincé on dzo :

« Cin ne pâo pas mè allâ dé cllia dégaîna. N'in toté lé z'annaïe on bouébo, lé premî végnon gros, la dispensa trotse, et noutra maison va drai ào » betakiu.

» Po stu l'hivai, vajquié coumin no volien férâ :

» *Primo ion* : Né medzî de la tsai que la Demindze ;

» *Doû* : Ne rin férâ dé fû aî tsambré d'amont ;

» *Trai* : Bairé ào borné.

» N'etsâoderin noutrâ lli avoué lé metse que no couaisin po lé dzin et dé cllia manière, n'espar- » gnerin su la tsai, lo boû, lo pétrole et lo vin ! »

La féna qu'avai pouerre que se n'hommo fassé décret, fit tot cin que voliai. Restâvé avoué sé z'infant tot lo dzo pai la boutiqua, lai teniai lo bri, et toté lé né l'etsâodavé lé lli avoué dai metse dé pan.

Ao sailli-frou l'ont pu gnâ lé dou bets. Mâ quand lé fenné dé Chailly l'ont apprai ci commerce, sont z'ûé insurtâ lo bolondzî et diabe la mitta dé pan que lai ont rebailli à couaire.

L. C.

Le bateau à vapeur du lac de Genève.

(*Fin*)

— Nous avons beaucoup d'antiquités à Avenches, dit Henriette, monsieur devrait les venir voir. » Le seul écrivain